



HAL
open science

État de la recherche sur le “ fait villageois ” en Picardie méridionale Nouvelles données et nouvelles perspectives

Louis Hugonnier, Stéphane Arbault, Martine Derbois, Gilles Desplanque, Richard Fronty, Denis Maréchal, Sylvain Rassat, Hélène Dulauroy-Lynch, Danael Veyssier, Sébastien Ziegler

► To cite this version:

Louis Hugonnier, Stéphane Arbault, Martine Derbois, Gilles Desplanque, Richard Fronty, et al.. État de la recherche sur le “ fait villageois ” en Picardie méridionale Nouvelles données et nouvelles perspectives. Archéopages : archéologie & société, 2014, 40. halshs-01446440

HAL Id: halshs-01446440

<https://shs.hal.science/halshs-01446440>

Submitted on 25 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

État de la recherche sur le « fait villageois » en Picardie méridionale

Nouvelles données et nouvelles perspectives

Louis Hugonnier *Inrap*

Stéphane Arbault *Ministère de la Culture et de la Communication*

Martine Derbois *Inrap*

Gilles Desplanque *Département de l'Aisne*

Richard Fronty *Inrap*

Denis Maréchal *Inrap, UMR 7041 ArScAn « Protohistoire Européenne »*

Sylvain Rasset *Ministère de la Culture et de la Communication*

avec la collaboration de Hélène Dulauroy-Lynch et Danaël Veysier *Conseil général de l'Oise*

Sébastien Ziegler *Ville de Château-Thierry*

56

Les principaux constats soulignés dans l'article-bilan sur « les campagnes médiévales en Picardie : État de la question » publié par la *Revue archéologique de Picardie* (Blary *et al.*, 2005) faisaient état d'un manque cruel de synthèses sur l'habitat rural et le « fait villageois », de sa plus simple expression à sa complexité environnementale. Il pointait du doigt le manque de synergie dans la recherche, la dichotomie entre le nombre de faits observés et celui des faits publiés, la faiblesse des effectifs d'intervenants médiévistes et des moyens consacrés aux études. Cet article interpellait le lecteur sur l'absence de participation des archéologues régionaux sur la question relative à la « naissance du village ». Une des conclusions soulignait « le manque de programmes collectifs » alors que « la documentation est abondante, de grande qualité, mais d'accès difficile » (*ibid.*, p. 237-238). La hausse des effectifs d'archéologues médiévistes ces dernières années au sein des équipes des acteurs régionaux de l'archéologie préventive et les récentes politiques d'aménagement des périphéries proches et centres-bourgs actuels ont fourni l'opportunité de constituer en janvier 2014 un axe de recherche collectif (ARC) intitulé « Habitats et territoires, occupations médiévales, Aisne-Oise »¹, dont l'une des problématiques cible le concept « village ». L'équipe recense actuellement les données nouvelles (les opérations entre 2006 et 2014), pour les intégrer dans une base de données générale où figure déjà une partie des données d'avant 2005.

Bases de données et corpus 2006-2014

L'établissement de la base de données se fait en étroite collaboration avec le SRA Picardie. Cette base interrelationnelle de données permet de croiser les informations issues de trois sources complémentaires. La première est la base de données

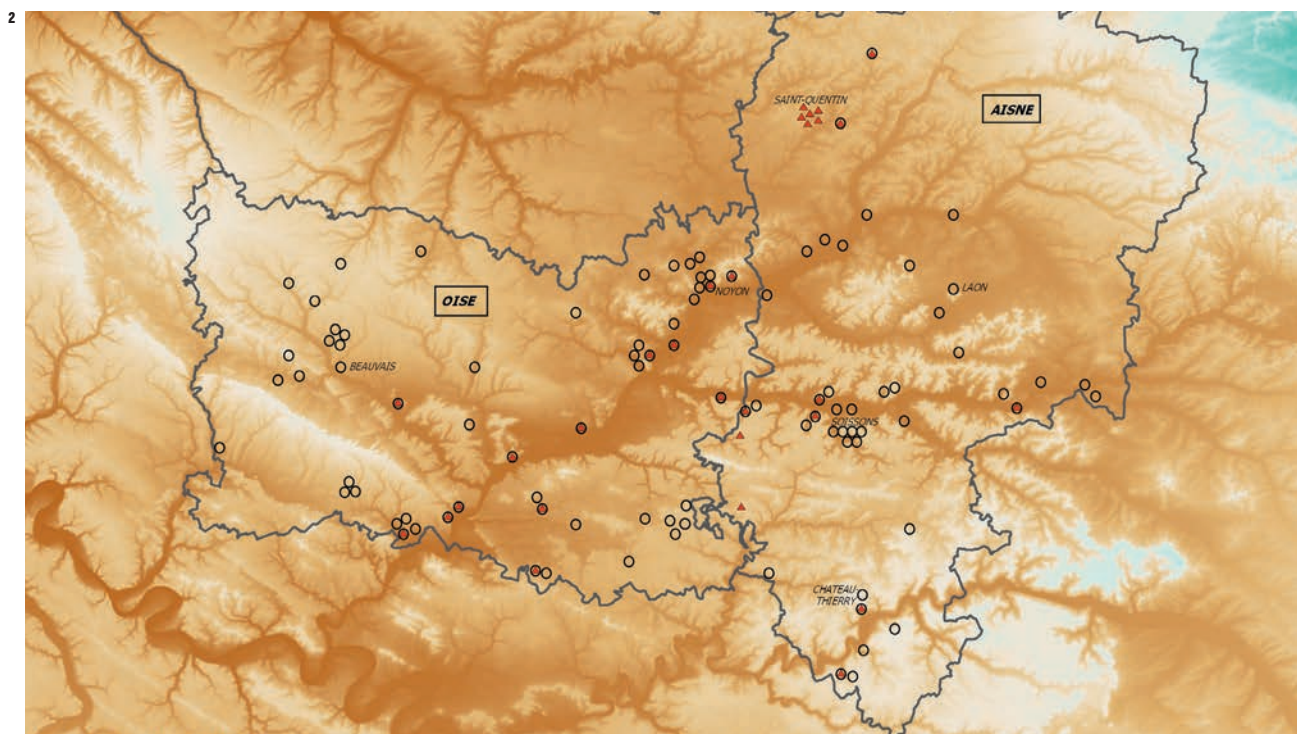
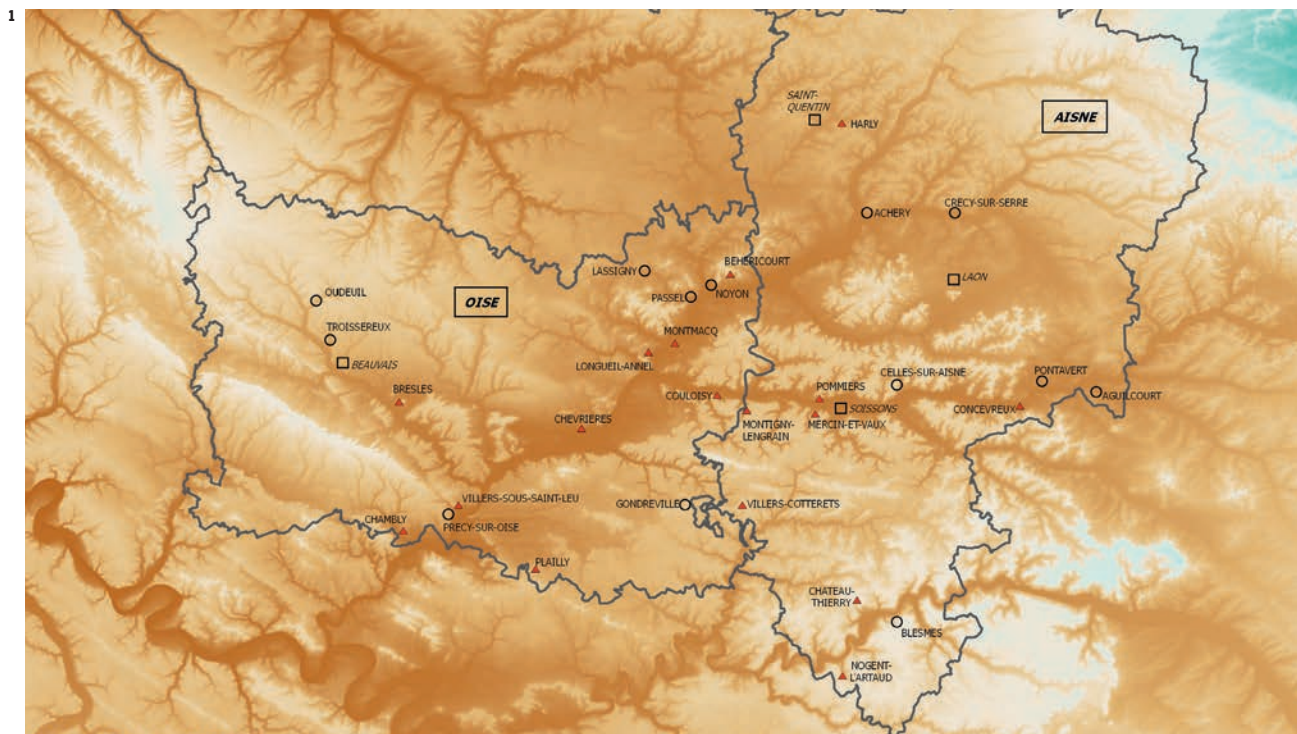
nationale Patriarche qui regroupe toutes les informations issues des opérations archéologiques et les organise à l'aide d'un thésaurus commun et d'une indexation numérique des opérations et des faits archéologiques. La deuxième a été développée par le Service régional de l'archéologie de Picardie pour être dédiée spécifiquement à l'enregistrement des rapports scientifiques picards. La troisième et dernière base de données est, quant à elle, propre à l'ARC. Elle recueille le travail de synthèse de tous les membres du groupe de recherche et les données des deux bases précédemment citées. Elle a été établie à partir de l'ossature de la base de données de recherches de Martine Derbois. Le leitmotiv était de mettre en place un outil simple et efficace qui utilise, comme élément central, l'indexation de la base Patriarche. Cette structuration permet d'obtenir une échelle d'étude intra site et régionale, tout en évacuant au maximum les problèmes liés à l'hétérogénéité et à la qualification de la donnée archéologique. De plus, ce travail en amont autorise la déclinaison des résultats statistiques et cartographiques selon des problématiques précises telle que celle qui nous rassemble ici : 128 opérations menées dans l'Oise et l'Aisne entre 2005 et 2014 relèvent ainsi des problématiques liées à la « naissance du village » [ill. 1]. Les données sont reprises dans un dernier temps par les archéologues, qui effectuent un nouveau dépouillement des informations archéologiques au vu de leur connaissance du terrain et leur maîtrise bibliographique.

À nouveaux aménagements, nouvelles données

Le présent corpus [ill. 2 et 3] et concerne 31 occurrences² relevées entre 2005 et 2014 (21 fouilles et 10 diagnostics). La surface d'ouverture moyenne par site est de 4 451 m² et d'environ un demi-

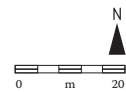
1. L'ARC n° 4420 « Habitats et territoires, occupations médiévales, Aisne-Oise », intégré à la thématique de l'axe de recherche Inrap 2010-7 *Milieux ruraux et urbains au Moyen Âge et époque Moderne*, regroupe différents acteurs régionaux (SRA Picardie, Inrap Picardie, Conseil général de l'Aisne, Conseil général de l'Oise, Service archéologique de la Ville de Noyon, Unité d'archéologie de Château-Thierry) dont les champs d'actions recouvrent, comme le suggère l'intitulé de l'axe, les thématiques liées aux différentes formes d'habitats médiévaux et les relations de ces derniers avec leurs territoires.

2. La liste n'est malheureusement pas exhaustive, la dynamique ayant à gérer notamment la difficulté d'accès à un certain nombre d'opérations. On gardera également à l'esprit le caractère post-fouille en cours de 80 % de ces gisements.



1. Opérations menées entre 2005 et 2014 ayant livré des vestiges liés à la question de la naissance du village.

2. Les 31 sites qui forment le corpus de cet article constituent une surface totale d'ouverture avoisinant les 13,8 ha.









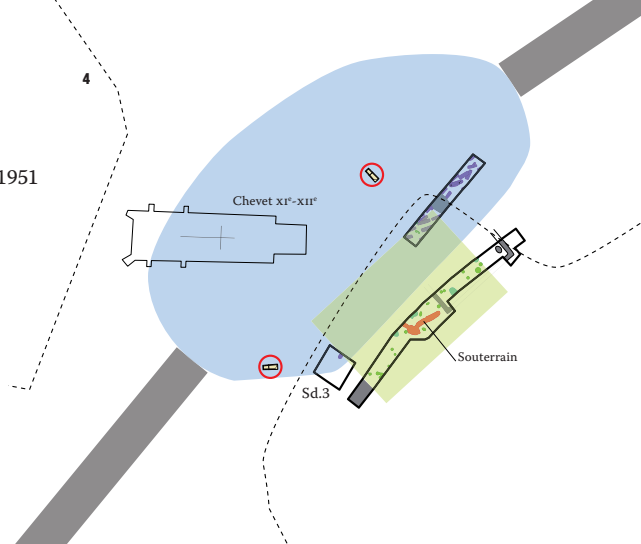
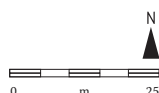
- Limites administratives
- Ville repère
- ▣ Cas d'étude:
- ▲ Fouille archéologique
- Diagnostics archéologiques

n°site	Toponyme du site	Opérateur	Année	Dpt	Commune	Type intervention	Surface ouverte	Position / centre bourg
1	La Croix noire	INRAP	2012	Oise	Montmacq	F	1ha	<100m
2	Le Chemin du châtelain	NOYON	2006	Oise	Noyon	D	1 581m ²	extérieur au faubourg
3	ZA Noyon-Passel 2007	NOYON	2007	Oise	Passel	F	5 945m ²	500m
4	Le Fumeron place publique	NOYON	2011	Oise	Béhéricourt	F	1 490m ²	bordure du château
5	Les Quatre livres	CG02	2013	Aisne	Mercin-et-Vaux	F	3 000m ²	périph.église
6	Les Grosses vignes	CG02	2012	Aisne	Pommiers	F	3 000m ²	périph.église
7	7 rue Porteneuve	UACT	2009	Aisne	Nogent l'Artaud	F	1 600m ²	périph.village méd
8	3-5 rue de la Madelaine	UACT	2010	Aisne	Château-thierry	F	2 000m ²	cœur ville
9	Derrière Jardiland, Rn3	UACT	2006	Aisne	Blesmes	D	2 ha	périph.village méd
10	Le Village	INRAP	2010	Oise	Couloisy	F	8 000 m ²	centre
11	803 rue Henri Barbusse	INRAP	2011	Oise	Chambly	F	3 800 m ²	faubourg
12	13-21 rue de Paris	CG60	2011	Oise	Plailly	F	1 200 m ²	centre bourg
13	rue de Boissy site 1	INRAP	2009	Oise	Villers-sous-st-leu	F	6 000 m ²	centre bourg
14	rue de Boissy site 2	INRAP	2009	Oise	Villers-sous-st-leu	F	4 000 m ²	centre bourg
15	rue du Martray	INRAP	2013	Oise	précý-sur-Oise	F	5 400 m ²	périphérie
16	Le Babouin - RD 234	CG60	2011	Aisne	Bresles	F	2 000 m ²	
17	La Braze	CG60	2013	Oise	Gondreville	D	15 000 m ²	600 m
18	rue saint Omer (mairie)	INRAP	2012	Oise	Oudeuil	D	182 m ²	proche église romane
19	7, 9 et 11 r. Gal Patton	INRAP	2013	Aisne	Crécý-sur-Serre	D	80-630m ²	centre
20	25-27 rue de Calais	INRAP	2013	Oise	Troisseureux	D	4 567 m ²	périph.directe
21	Rue du Fond Talon	INRAP	2010-14	Aisne	Montigny-Len-grain	F	800 m ²	hameau (cf.église)
22	Rue de la Marne	INRAP	2013	Aisne	Harly	F	1 500 m ²	100 m de l'église
23	Le petit Château	INRAP	2007	Aisne	Aguilcourt	F	1 180 m ²	périphérie du village
24	Le Village	INRAP	2011	Oise	Longueil-Annel	F	15 888 m ²	périphérie nord du bourg
25	le Poirier d'Oignon	INRAP	2012	Aisne	Villers-Cotterêts	F	23 600 m ²	périphérie sud de la commune
26	le Grand Routy	INRAP	2012	Aisne	Concevreaux	F	1 200 m ²	périphérie du bourg actuel
27	rue de la Misacart	INRAP	2010	Oise	Lassigny	D	726 m ²	périphérie du bourg actuel
28	rue Charles de Gaulle	INRAP	2012	Oise	Achery	D	179 m ²	centre bourg 250m
29	route de Soissons	INRAP	2012	Aisne	Pontavert	D	26 945 m ²	périphérie
30	Chemin de la patte d'oie	INRAP	2008	Aisne	Celles sur Aisne	D	7 168 m ²	extérieur du bourg
31	Le Village	INRAP	2014	Oise	Chevrières	F	5 300 m ²	80 m centre bourg

3. Sur les 2 325 opérations archéologiques (dont 425 fouilles) ayant eu lieu dans l'Oise et l'Aisne entre 2005 et 2014, on relève que 128 opérations – soit 0,05 % – (dont 31 fouilles, soit 0,07 %) ont livré des vestiges archéologiques témoignant des problématiques liées à la « naissance du village ». Les deux départements où ont été choisis les sites étudiés sont marqués historiquement par les occupations des vallées de l'Oise et de l'Aisne.

4. À l'arrière du chevet roman de l'église d'Oudeuil, un diagnostic a mis au jour 22 sépultures et une fosse sépulcrale qui confirment l'hypothèse d'une nécropole – pressentie depuis la découverte par Robert Lemaire, en 1951, de deux sarcophages en pierre à proximité immédiate.

-  Emprise du bourg actuel
-  Nécropole VI^e-IX^e siècle
-  Unités domestiques
-  Voierie ancienne
-  Sarcophages mis au jour en 1951
-  Sondages archéologiques



hectare (5 040 m²) si l'on fait abstraction des diagnostics. On est bien loin des hectares franciliens (pour exemple Serris, « les Ruelles », 16 ha) et de ce besoin de grandes surfaces pour appréhender le phénomène *village* dans toutes ses composantes (Blaising, Gérard, 2006 ; Gentili, 2010). Si la surface relativement réduite des opérations du corpus restreint la vision, la topographie des récentes interventions permet de porter un nouveau regard sur le phénomène : 13 opérations ont eu lieu à proximité directe de l'église (entre 0 et 100 m), 11 en périphérie directe du village (100 < 500 m), quatre dans les faubourgs et trois en périphérie lointaine. Ce « recentrage » pour les aménageurs est une véritable aubaine pour les archéologues : il est dès lors possible de fouiller au cœur du village (Valais, 2012). Quand bien même les surfaces sont restreintes dans ces cœurs de village, et même si les diagnostics positifs n'aboutissent pas obligatoirement à une prescription de fouille, les informations récoltées sont fondamentales : le gisement de la « Rue Saint-Omer » à Oudeuil (n° 18) est l'exemple récent le plus marquant (Fronty *et al.*, 2013) [ill. 4]. Cette opération a mis au jour, parmi une cinquantaine de structures et horizons anthropiques, une nécropole du haut Moyen Âge. La nécropole présente une forte densité de sépultures avec de fréquents recoupements. Les tombes disposées régulièrement ont quatre orientations distinctes et sont datables, au vu du mobilier récolté, entre la fin du VI^e-début VII^e siècle et le VIII^e-IX^e siècle. On a un aperçu, malgré la faible densité d'ouverture, de l'organisation et de la structuration de la nécropole : absence de sépultures dans le sondage 3 et présence de plusieurs bâtiments, matérialisés par l'existence de vingt-trois trous de poteaux et de fosses, situés au sud de la zone funéraire. Cette opération, malgré sa surface d'ouverture limitée (182 m²), révèle ainsi la présence du cimetière alto-médiéval au centre du village actuel, associé à une occupation domestique contemporaine de ce lieu de sépulture, association courante au VII^e siècle (Lorren, Périn, 1995 ; Martin *et al.*, 2011). L'inventeur du gisement,

Richard Fronty, suggère, « concernant la question de l'origine et des modalités de fixation, que chapelle et cimetière peuvent être ici à l'origine du village d'Oudeuil, même s'il est difficile d'en préciser la nature et que le processus peut s'étaler sur une longue période » (Fronty, 2013 ; Treffort, 1996). Dans un contexte identique d'intervention, le gisement des « Quatre Livres » à Mercin-et-Vaux (n° 5) a livré une vision plus large, de par sa surface (3 000 m²) et sa nature. La fouille a notamment mis en évidence une occupation domestique alto-médiévale, 30 m à l'est de l'église romane. Pour la période mérovingienne, l'occupation (cabanes excavées, bâtiments sur poteaux) est circonscrite au sein de plusieurs enclos quadrangulaires perpendiculaires à la pente. Dès le VIII^e siècle, l'occupation se recentre vers le haut de la parcelle, formant alors une couronne *a priori* centrée sur l'espace occupé actuellement par l'église. Dans le courant du X^e siècle, un vaste bâtiment excavé (75 m²) aux parois maçonnées prend place, unique témoin de cette phase d'occupation. L'abandon semble se situer entre le XI^e et le XII^e siècle (séquence de colluvionnement). Une partie du cimetière paroissial médiéval attenante à l'église actuelle, a également été mise au jour, et près de 90 inhumations attribuées à une période comprise entre les IX^e et XII^e siècles ont été fouillées. L'abandon semble se situer au plus tard au XIII^e siècle. Gilles Desplanque, responsable de l'opération, précise que « si les datations des sépultures se confirment, l'évidence d'une simultanéité entre l'occupation funéraire et les occupations domestiques pour la seconde moitié de la période alto-médiévale serait établie », simultanéité faisant écho à celle d'Oudeuil (Desplanque, 2012). Ce premier regard peut alors s'étendre sur les 31 sites du corpus 2006-2014, afin de percevoir le potentiel existant et mis au jour ces huit dernières années. On pourra alors, dans un premier temps, se référer et se confronter aux conclusions établies par Édith Peytremann, notamment en ce qui concerne la périodisation de ces habitats (Peytremann, 2003, et article dans ce numéro).

Des caractéristiques d'implantations

60 % des gisements du corpus sont situés dans des contextes de versants et de fonds de vallée (19 sites sur 31), la moitié des 12 restants étant localisée sur les rebords de plateaux. Cette prééminence des zones de vallées a déjà été signalée pour les installations des ^v^e-^{xv}^e siècles (Peytreman, 2003). Par ailleurs, cette proximité avec l'eau est récurrente dans l'ensemble des sites, qui sont tous installés à moins de 500 m de l'eau et majoritairement à une distance comprise entre 0 et 100 m – sachant que la distance 0-50 m concerne la présence sur le site soit d'un ru (les rus Cordier et Mannier à Couloisy [n° 10] traversant le centre du village) ou de puits (16 puits ont été pour le moment recensés et identifiés sur les 31 sites). Une exception figure à la règle, celle du « Fumeron place publique » à Béhéricourt (n° 4) où le seul point d'eau identifié correspond à un abreuvoir. Mais on relativisera cette exception : le lieu étudié correspond à la périphérie haute de l'occupation alto-médiévale localisée vers la rupture entre le versant et la terrasse alluviale et l'accès à l'eau reste à identifier. Ce rapport à l'eau se retrouve également dans les contextes environnementaux de ces gisements puisque près des deux tiers sont localisés dans des milieux humides. Dans le cas de Couloisy (n° 10), les différentes occupations qui se sont succédé (Protohistoire à histoire moderne) ont soit généré des actions servant à maîtriser ce milieu humide (fossé de drainage, vivier), soit subi le contexte (déplacement supposé de l'habitat du haut Moyen Âge hors de l'emprise des crues de l'ancien bras de l'Aisne identifié sur le territoire). Autre donnée d'implantation, celle concernant l'existence ou non de traces d'occupations antérieures et leur possible influence sur la structuration des habitats médiévaux. Ces traces sont quasi systématiques dans notre corpus, sur site ou en périphérie. Seuls les sites du « Chemin du Châtelain » (n° 2) et de « la Braze » (n° 17) semblent vierges de traces d'occupation anciennes. Celles-ci sont majoritairement liées à une occupation protohistorique (*oppidum* de Pommiers pour le site des « Grosses Vignes » [n° 6] et de Bailleul sur Thérain pour « le Babouin – RD 234 » [n° 16] ; enclos et/ou parcellaires à Couloisy [n° 10] ou gallo-romaine (*villae* de Montmacq [n° 1], Mercin-et-Vaux [n° 5], Blesmes [n° 9]). Au moins un tiers se situent sur ou à proximité directe d'une *villa* identifiée, la proportion étant quasi identique à celle de la présence d'une voie antique, l'association étant quasi systématique. Le gisement qui, à ce stade de l'analyse, connaît l'anthropisation la plus marquée au niveau de son territoire direct est « la rue du Martray » à Précý-sur-Oise (n° 15) : occupation néolithique (fosses d'extractions), dépôt d'objets métalliques du Bronze final III, fossé Hallstatt, tombe gallo-romaine en sarcophage composent l'environnement direct du site. On ne peut encore se prononcer réellement sur l'influence des éléments anciens sur la structuration des habitats médiévaux concernés, au mieux on admettra

que ces habitats pérennisent l'anthropisation des territoires concernés. Coïncidence ou influence, on peut évoquer le cas du fossé gallo-romain de Montmacq (Pissot *et al.*, 2013, p. 66-67) dont le rôle de limite parcellaire dans le paysage antique a pu avoir une influence sur la structuration de l'habitat alto-médiéval identifié, celui-ci reproduisant les directions orthonormées de l'occupation gallo-romaine. Ces quelques caractéristiques mises en lumière au niveau des récentes opérations font écho, dans une certaine mesure, aux hypothèses avancées dès les années 1980 par Didier Bayard – relatives à l'« intensification de l'occupation des vallées et des vallons au détriment des sites de plateaux » (Bayard, 1986) – et aux données d'Édith Peytreman (Peytreman, 2003) – les sites de l'Aisne et de l'Oise qu'elle a recensés avant 2005 sont majoritairement installés dans les vallées –, ces deux auteurs insistant sur l'omniprésence des caractères hydrographiques de ces occupations ainsi que sur l'importance relative du substrat antique. Reste qu'il faut toujours garder à l'esprit l'effet de sources parfois pernicieux provoqué par la localisation topographique des aménagements.

De la topographie des structures

Dans la moitié des sites du corpus au moins, on note la présence d'éléments fossoyés participant de près ou de loin à la structuration de l'espace d'occupation : sept gisements ont au moins un chemin identifié sur le site et sept autres un réseau viaire attesté soit dans les sources écrites, soit en liaison avec un système antique. Dans une certaine mesure, certains gisements offrent, en outre, l'expression d'une possible influence de ces réseaux viaires sur l'agencement interne des habitats. C'est notamment le cas de Chevrières (n° 31) où le chemin creux mis au jour sert d'axe directeur [cf. encadré p. 64]. Les fossés identifiés concourent également pour certains à la séparation des espaces internes (Pommiers [n° 6], Mercin-et-Vaux [n° 5], Plailly [n° 12]). En revanche, l'absence de fossé met en lumière un second type de partition de l'espace, fondée sur la corrélation entre chemin et espaces de concentration de vestiges, cernés ou non par des clôtures en bois ou en haies (Montmacq [n° 1], Chevrières [n° 31], Villers-sous-Saint-Leu [n° 13]). Ainsi, la présence de fossés n'est pas la condition *sine qua non* de structuration interne d'un site. On note enfin le passage d'un système à l'autre à Longueil-Annel (n° 24). Pour ce qui est des bâtiments composant ces implantations, les gisements offrent un potentiel de synthèse non négligeable avec le recensement de 144 structures excavées de type « fonds de cabane » et, dans une moindre mesure, cave ou cellier ainsi qu'une soixantaine de bâtiments sur poteaux et/ou sablières. Trois sites se distinguent par leurs densités de vestiges : Montmacq (n° 1 – 47 fonds de cabane, au moins 7 bâtiments sur poteaux), Villers-sous-Saint-Leu (n° 13 – 30 fonds de cabane et une vingtaine de bâtiment sur poteaux) et

3. L'idée communément acquise est que « quand le fond de cabane est petit, c'est mérovingien. Quand c'est grand, c'est carolingien ». Une véritable confrontation des exemples connus et l'établissement d'une typologie permettrait d'asseoir ou non cette image d'Épinal.

Précy-sur-Oise (n° 15 – 9 fonds de cabane et au moins 15 bâtiments sur poteaux). En exceptant les données des diagnostics, le nombre moyen par site de ces édifices reste inférieur à dix. La typologie de ces constructions n'ayant pas encore été établie, on ne peut qu'en souligner le potentiel⁴. Ce même potentiel se retrouve dans le recensement des structures dites « domestiques » comme les fours (57 identifiés) et les silos (environ 177). Là encore, certains sites se distinguent par la densité de ces structures : Villers-sous-Saint-Leu (n° 13 - 30 silos identifiés), Concevreux (n° 26 - 20 silos identifiés), mais surtout récemment Chevières où s'égrènent sur le site 74 silos qui ont donné lieu par ailleurs à un protocole de prélèvements conséquent. Sur les 12 gisements où l'identification a pu être clarifiée, une nette prédominance de l'habitat groupé semble se mettre en place au cours de la période carolingienne, faisant suite à une occupation plus ou moins lâche à la période mérovingienne, dynamique avancée par Édith Peytremann dans notre secteur (Peytremann, 2003) et dont le meilleur exemple s'observe à Pommiers [cf. encadré p. 66]. Édith Peytremann relevait également un autre facteur intéressant sur huit sites de son corpus concernant la présence des morts dans l'espace ou le monde des vivants. Dans notre corpus, variables en nombre comme en distribution spatiale, des sépultures sont attestées sur dix des 31 sites intégrés, soit un tiers des gisements. Six gisements ont livré uniquement des tombes dispersées (Montmacq [n° 1], Pommiers [n° 6], Couloisy [n° 10], Achery [n° 28], Plailly [n° 12], Chevières [n° 31]) dont les dispositifs sépulcraux diffèrent : à Montmacq, les trois sépultures sont alignées est-ouest et distantes entre elles de moins de 5 m. Elles appartiennent potentiellement au même groupe familial et sont inscrites dans l'espace domestique. À Pommiers, la sépulture, en limite de secteur, est interprétée comme possible marqueur territorial ; à Couloisy, le dépôt est secondaire et relégué dans une zone secondaire de type arrière-cour ; à Plailly, les deux sépultures d'immatures datées des VII^e-VIII^e siècles sont localisées en marge de l'habitat, mais leur positionnement en limite d'emprise de la fouille ne permet pas d'affirmer leur caractère isolé. Les ensembles funéraires sont attestés sur cinq gisements : Mercin-et-Vaux (n° 5), Château-Thierry (n° 8), Oudeuil (n° 18), Harly (n° 22) et Longueil-Annel (n° 24). Bien que les études soient en cours, on perçoit quelques caractéristiques exploitables dessinant au moins quatre morphologies particulières : à Mercin-et-Vaux, le cimetière, topographiquement lié à l'église, est abandonné au XII^e siècle, phase de restructuration de l'espace interne villageois. À Château-Thierry, au « 3-5, rue de la Madelaine », la nécropole est abandonnée : du fait de l'évolution urbaine, elle est déplacée vers un faubourg de la ville voisine, en dehors de l'enceinte urbaine. À Harly, la localisation des sépultures semble en partie s'organiser le long d'un chemin

– devenu limite cadastrale contemporaine – en direction de l'église actuelle (communication orale d'Estelle Pinard, Inrap). Concernant l'habitat limitrophe, entraperçu lors du diagnostic, on en retrouve certains indices carolingiens dans les sépultures. Le traitement de ces données permettra peut-être de déterminer si la nécropole a continué ou non de fonctionner pendant la phase carolingienne de l'habitat. Enfin à Longueil-Annel, la nécropole est pérenne du V^e au XI^e siècle. Elle est installée sur la rupture sommitale d'un versant surplombant le village (Fréville, Journa, 1994). Dans le courant du IX^e siècle, l'espace sépulcral est déplacé entre l'habitat et la rivière, en un lieu où sera érigée une église en pierre au Moyen Âge central, ce qui suggère l'hypothèse d'un édifice antérieur en bois. Ces différentes morphologies sépulcrales expriment quasiment toutes cette caractéristique principale des VI^e-XI^e siècles, à savoir la cohabitation des morts et des vivants.

De la création... à l'abandon ?

Les phases de création des habitats paraissent nettement prédominantes aux VI^e-VII^e siècles (18 cas). Huit d'entre eux perdurent jusqu'au XI^e siècle voire le début du XII^e siècle, quatre ont une durée de vie de trois siècles, les six derniers sont en cours de détermination. Pour les phases intermédiaires, VII^e et VIII^e siècles, les créations sont moins denses avec cinq cas potentiels. Pour deux d'entre eux, « le Chemin de la Patte d'Oie » (n° 30) et « le Chemin du Châtelain » (n° 2), les données en cours d'étude laissent transparaître l'image d'une « fréquentation » des lieux pendant la phase II d'Édith Peytremann (VI^e-mi VII^e siècle) avant une installation domestique avérée au VIII^e siècle. Pour le IX^e siècle (phase V Peytremann), trois cas sont à signaler : Lassigny (n° 27), Achery (n° 28) et Chevières (n° 31)⁴. On ajoutera également le gisement de Passel (n° 3), dont la phase de création se situe entre le IX^e et le X^e siècle. En ce qui concerne la phase précoce (phase I Peytremann : IV^e-V^e siècles), seul le cas de Blesmes (n° 9) est mentionné. Cette opération, en périphérie du village, a mis au jour des traces d'occupation antique (*villa* et atelier de potier). Sébastien Ziegler avance l'hypothèse d'une évolution probable de l'habitat sur les vestiges d'une *villa* et d'une voirie antiques. Les quelques structures domestiques (parcellaire, enclos, trois « fonds de cabane ») sont abandonnées au V^e siècle, l'habitat se déplaçant hors d'un secteur inondable. Ainsi, les VI^e-VII^e siècles sont propices à l'émergence des installations au sein de notre corpus (18 cas sur 31) et font écho aux caractéristiques chronotopographiques relevées pour la Picardie (Peytremann, 2003, p. 165). *A contrario*, le deuxième pic de création identifié pour le IX^e siècle par cette chercheuse est dans notre cas moins marqué. Le « pourquoi » de l'installation reste flou : raisons économiques ? politiques ? milieu géographique favorable ? fait du hasard ? Certains gisements comme ceux de Mercin-et-Vaux (n° 5) et Pommiers (n° 6) semblent

4. L'étude céramique en cours doit établir la réalité ou non d'une occupation mérovingienne des lieux, pressentie lors du diagnostic.

exprimer la volonté de s'établir au pied du plateau du fait des potentialités de ressources maximales, climatiques et géologiques (plateau, coteau, fond de vallée). D'autres comme Montmacq (n° 1) et Crécy-sur-Serre (n° 19) ont, en plus des ressources exploitables proches, la particularité de se « trouver » à proximité d'un *palatium*. Bien que le gisement de « la Croix Noire » (n° 1) ne concerne qu'une partie de l'habitat carolingien, la position orthonormée des structures suggère une création/transformation selon un plan déterminé, donc une volonté politique. Concernant les phases d'abandon, les résultats actuels des 21 opérations de fouilles montrent un abandon peu marqué pour la période mérovingienne et un pic d'abandons/désertions au XII^e siècle, phénomène déjà mis en évidence (Peytreman, 2003, p. 273). Même pic de désertion, donc, mais morphologie différente : on ne déserte pas de la même façon ni pour les mêmes raisons. Une première forme de désertion consiste en l'intégration de l'habitat rural en faubourg. À Chambly (n° 11) et à Château-Thierry (n° 8), la structure domestique et agricole de l'habitat ne résiste pas à la croissance urbaine. Une deuxième forme de désertion répond à l'installation d'une autorité seigneuriale caractérisée par l'implantation d'un château et une réorganisation du territoire, à l'exemple de Béhéricourt (n° 4). La place forte est fondée vers le XII^e siècle sur un parcellaire préexistant recelant une occupation à vocation agricole et artisanale. C'est aussi le cas à Nogent-l'Artaud qui est occupé dès le VII^e siècle et cité dans le polyptique d'Irminon au IX^e siècle. L'occupation domestique y est supplantée par un complexe castral à la fin du XII^e siècle. Une troisième forme est identifiée, de loin la plus fréquente, celle du « glissement » vers l'espace qui deviendra le centre-ville actuel. Dans les cas de Pommiers (n° 6) et de Mercin-et-Vaux (n° 5), un « recentrage » s'effectue vers ou autour de l'église. Dans le cas de Couloisy (n° 10), le déplacement s'effectue vers le réseau viaire majeur à proximité. L'influence du milieu naturel est aussi invoquée, notamment à Passel (n° 3) où les berges de la rivière sont fréquentées au haut Moyen Âge, puis habitées à partir des X^e-XI^e siècles. L'abandon est alors lié à la progression de la zone humide, mais également à la dépression démographique du XIV^e siècle – cette sortie de zone inondable se retrouve également sur le gisement de Couloisy (n° 10). On pourrait continuer la liste de ces cas particuliers d'abandons : Précy-sur-Oise et cet habitat du « Martray » (n° 15) qui ne dépasse pas le statut de hameau satellite et qui, après une période de remise en culture des terres, se réactive en hameau ou faubourg de Précy, avec une nouvelle forme de voie et de parcellaire en lanières, avant de muer en ferme à cour fermée à l'époque moderne. À Villers-sous-Saint-Leu, les crues du ru et la succession des incendies, dont on ignore s'ils sont liés aux activités artisanales métallurgiques ou aux divers passages des bandes armées, semblent avoir raison de l'occupation.

Désertion ou abandon ? Recentrage ou glissement ? Les réponses sont multiples et modulables en fonction des particularismes locaux.

Du statut des habitats et de la question du « village »

Quel est donc le statut de ces habitats ? Lorsque la surface explorée a permis l'identification d'activités et/ou de fonctions économiques, il est envisageable de les « hiérarchiser ». La fonction domestique et/ou domestique agricole/pastorale est la forme dominante (25 sur 31 occurrences) au sein du corpus. Sur cette dominante se greffent quelques « particularismes » : deux gisements situés aux portes des villes, « Rue Henri Barbusse » à Chambly (n° 11) et « la Fontaine Saint-François » à Noyon (n° 3) ont potentiellement pris une forme d'« habitat-greniers » dont les provisions de grains étaient destinées à la ville limitrophe. Les gisements de Montmacq (n° 1), Villers-sous-Saint-Leu (n° 13), Montigny-Lengrain (n° 21), Villers-Cotterêts (n° 25) déclinent au moins une activité artisanale en lien avec la pratique de la métallurgie du fer, de l'artisanat du textile ou du travail du cuir. Pour deux d'entre eux, Villers-Cotterêts et Villers-sous-Saint-Leu, l'orientation artisanale s'avère primordiale : ces deux occupations s'apparentent à un « hameau » de forgerons, le gisement de la « Rue de Boissy 1 » (n° 13) présentant le visage d'un habitat dédié à la forge, dont l'évolution morphologique se suit du VI^e au XIII^e siècle [cf. encadré p. 65]. Le gisement de « la Croix Noire » (n° 1) a livré quant à lui une quantité importante de mobiliers métalliques (couteaux, rejets scoriés...), de polissoirs, de tableterie (poinçons, aiguilles...) ; les premières répartitions spatiales en cours laissent entrevoir à la période carolingienne une possible spécialisation des espaces internes et une production à visée commerciale tournée vers l'extérieur et les cités proches de Compiègne ou de Noyon (?). On pressent, au travers de ces différents cas, la trame d'une hiérarchie et les relations potentielles entre les différents types d'habitats, qu'ils soient modestes (domestique et/ou agricole), intermédiaires (domestique et/ou agricole et/ou artisanal), ou privilégiés (spécialisation des activités/circuit économique/présence politique). Mais là s'arrête l'essai de « hiérarchisation » en l'attente des résultats définitifs de l'ensemble des opérations pour clarifier cette ébauche. Car cette hiérarchisation effective nous permettra de participer « cartes en main » au débat villageois, débat encore prégnant aujourd'hui. D'autant que cette question n'a jamais été véritablement abordée de façon synthétique dans notre espace d'étude. Lors de la première réunion constitutive de l'ARC, le tour de table sur la notion « village » avait tourné court. Non par opposition mais plutôt par consensus : « avant de jouter, le chevalier doit s'assurer de sa monture et de ses armes ». Ainsi, les efforts doivent être portés, entre autres, sur l'analyse des sites, sur l'établissement des typologies structurelles, sur la confrontation des données de

terrain et des sources anciennes, sur l'appréhension des données environnementales des territoires avant une quelconque prise de position « villageoise ».

Bien que contraint par son échantillonnage restreint, son hétérogénéité quant à l'aboutissement des travaux de post-fouille, ses datations céramiques parfois imprécises du fait de l'indigence de certains ensembles collectés et de la documentation publiée, notre corpus dévoile malgré tout quelques facettes de son « potentiel ». On notera, pour les gisements « exploités », l'importance relative du substrat antique, la prééminence des zones de vallées, l'omniprésence des caractères hydrographiques sur le site ou à proximité, le passage d'un habitat lâche mérovingien à un habitat groupé carolingien, la prédominance du pic de création lors des VI^e-VII^e siècles, pour ne citer qu'eux. Caractéristiques que l'on retrouve tout ou partie dans les sphères d'études franciliennes, et à certain égard dans la partie nord-ouest de la France. D'autres thèmes émergent qui méritent de s'appesantir sur la question, comme le rôle structurant des voies de communications anciennes – où le carrefour, ancien ou créé *ex nihilo*, devient facteur de genèse ou fixation –, comme la question du « recentrage », du « glissement » vers les centres-bourg actuels – dont l'église peut être une modalité mais ne doit plus être considérée comme l'unique vecteur de recentrage –, avec des glissements qui varient de quelques dizaines de mètres à parfois 500 m. C'est un fait, la question du village, du « fait villageois », mais avant tout de l'habitat rural dans

notre espace d'études accuse un retard certain au niveau des propositions de synthèses. On reste actuellement encore largement dépendant de travaux anciens (Bayard, 1986), de synthèses universitaires (Peytremann, 2003), de la vision « du village de Marle ». La dynamique amorcée récemment permettra, nous l'espérons, d'affiner certaines propositions, d'autant que le corpus commence à ne pas être négligeable : en associant toutes les données acquises de 1970 à 2014, celui-ci dépasserait la soixantaine de sites exploitables. Ce travail de reprise de corpus n'est pas le seul à engager : à l'imitation des autres régions à la pointe de la recherche, il convient de poursuivre la surveillance de tous les travaux, même limités à de petites surfaces, dans les villages actuels et en périphérie proche, et encore plus dans les communes déjà explorées. Les exemples de Haute-Yutz (Moselle), Serris (Seine-et-Marne), Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), Villiers-le-Sec (Val-d'Oise), Vitry-sur-Orne (Moselle) sont significatifs (Blaising, Gérard, 2006 ; Gentili, 2010 ; Gérard, 2012 ; Gonçalves-Buissart *et al.*, 2012). Il faudrait également développer les travaux sur l'environnement pour mieux essayer de comprendre le paysage : il est donc essentiel de disposer d'équipes pluridisciplinaires, ce que projette d'établir cet axe de recherche (Catteddu, 2004). Que dire des traditions de datations ? Des écueils liés aux effets de sources ? Du manque de confrontation entre archives du sol et archives anciennes ? *Nani gigantum humeris insidentes* : voilà ce par quoi le chemin commence.

Références bibliographiques

- BAYARD D., 1986, « Le peuplement et l'habitat rural en Picardie à l'époque mérovingienne », in *La Picardie, berceau de la France : Clovis et les derniers Romains, 1500e anniversaire de la bataille de Soissons, 486-1986*, Catalogue de l'exposition, Amiens, Société archéologique de Picardie, p. 204-211.
- BAYARD D., 1991, « Un village du temps d'Hugues Capet (987-996) à Longueil-Sainte-Marie », in *Archéologie de la vallée de l'Oise. Compiègne et sa région depuis les origines*, Catalogue d'exposition (Compiègne, 1991), Compiègne, Centre de recherche archéologique de la vallée de l'Oise, p. 183-184.
- BLAISING J.-M., GÉRARD F., 2006, « Les apports des opérations archéologiques de grandes surfaces aux connaissances du milieu rural médiéval et post-médiéval du nord lorrain », in BRUN P., MARCIUNO C., VANMOERKERKE J., *Une archéologie des réseaux locaux. Quelles surfaces étudier pour quelle représentativité ?*, Actes de la table ronde de Châlons-en-Champagne, 14-15 juin 2005, Les Nouvelles de l'Archéologie n° 104-105, Paris, p. 22-28.
- BLARY F., DERBOIS M., LEGROS V., 2005, « Les campagnes médiévales en Picardie : État de la question », in *La Recherche archéologique en Picardie : Bilans et perspectives. Actes des Journées d'études tenues à Amiens les 21 et 22 mars 2005*, Revue Archéologique de Picardie 3/4, p. 223-246.
- CATTEDDU I., 2004, « Archéologie préventive et analyse des occupations rurales durant le haut Moyen Âge », *Archéopages*, 13, juillet 2004, p. 26-31.
- DESPLANQUE G., 2013, *Pommiers « Les Grosses Vignes »*, rapport de diagnostic, Conseil général de l'Aisne, 33 p.
- DESPLANQUE G. *et al.*, 2014, *Pommiers « Les Grosses Vignes » (Aisne)*, rapport final d'opération, Conseil général de l'Aisne, 2 vol., 150 p.
- DEVROYE J.-P., 2003, *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècle)*, t. 1, *Fondements matériels, échanges et lien social*, Paris, Belin, 380 p.
- FRÉVILLE C., JOURNA R., 1994, « La nécropole mérovingienne de Longueil-Annel (Oise) », *Revue archéologique de Picardie*, 1994, p. 87-178.
- FRONTY R. *et al.*, 2013, *Oudeuil, Oise, Rue Saint-Omer*, rapport de diagnostic, Inrap-SRA Picardie, 54 p.
- GENTILI F., 2010, « L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge : l'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens : Serris « les Ruelles » (Seine-et-Marne) et Villiers-le-Sec (Val-d'Oise) », in CHAPELOT J. (DIR.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir*, Caen, Publications du CRAHM, p. 119-131.
- GÉRARD F., 2012, « La structuration du village pour une économie agraire planifiée à la fin du IX^e siècle en Lorraine. Les sites de Vitry-sur-Orne et Demange-aux-Eaux », *Archéopages*, 34, juillet 2012, p. 38-47.
- GONÇALVES-BUISSART C., LAFARGE I., LE FORESTIER C., 2012, « Les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Seine-Saint-Denis. État des lieux », *Archéopages*, 34, juillet 2012, p. 48-57.
- JAKUBOWSKI J.-F., 2000, « Chevrières, église Saint-Georges (Oise) », in *Bilan Scientifique de Picardie 1998*, Amiens, SRA de Picardie, p. 62.
- JUANIN G., 2014, « Étude archéozoologique du site de Pommiers "Les Grosses Vignes". Périodes mérovingienne et carolingienne », in DESPLANQUE G. *et al.*, *Pommiers « Les Grosses Vignes » (Aisne)*, rapport final d'opération, Conseil général de l'Aisne, vol. 1, 152 p.
- LEBÈGUE M., 1994, *Les Noms des communes du département de l'Oise*, Amiens, Musée de Picardie, 234 p.
- LORREN C., PÉRIN P. (DIR.), 1995, *L'Habitat rural du haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)*, Actes des XIV^{es} journées internationales d'archéologie mérovingienne Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993, Rouen, Association française d'archéologie mérovingienne, Mémoires de l'AFAM, t. VI, XIV-237 p.
- MARTIN J.-F. (DIR.) *et al.*, 2011, *Le site de « Jeoffrécourt » à Sissonne (Aisne), cimetièr et unités domestiques du VI^e au IX^e siècle après J.-C.*, *Revue archéologique de Picardie*, 1/2, 2011, 394 p.
- PECQUEUR L., 2003, « Des morts chez les vivants : les inhumations dans les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Île-de-France », *Archéologie médiévale*, 33, p. 1-31.
- PEYTREMANN É., 2003, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XI^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne, Mémoires de l'AFAM, t. XIII, 2 vol., 453-442 p.
- PISSOT V., BRUANT J., COTTÉ O., DESRAYAUD G., GAUTIER S., HÉNON B., HUGONNIER L., 2013, « Vestiges de bornage antique en Île-de-France et en Picardie. La question des dépôts de vases dans les fossés », *Archéopages*, 36, janvier 2013, p. 58-69.
- QUERRIEN A., BUI THI MAÏ, GIRARD M., 2006, « La pertinence des analyses palynologiques pour la reconstitution des paysages médiévaux », in *L'Archéologie médiévale en France depuis 30 ans, Les dossiers d'archéologie*, 314, juin 2006, p. 14-17.
- ROBERT S., 2009, « L'Archéologie des voies aujourd'hui. Un renouveau par l'archéogéographie et l'archéologie préventive », *Archéopages*, 27, octobre 2009, p. 54-57.
- THOUVENOT S., 2010, *Pommiers (Aisne)*, « Les Grosses Vignes ». *Un habitat du premier Moyen Âge*, rapport de diagnostic, Inrap-SRA Picardie, 42 p.
- TREFFORT C., 1996, *L'Église carolingienne et la Mort. Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, Collection d'histoire et d'archéologie médiévales, 3, 219 p.
- VALAIS A. (dir.), 2012, *L'Habitat rural au Moyen Âge dans le nord-ouest de la France, t. 1, Les synthèses*, Rennes, PUR, 328 p.

L'habitat médiéval abandonné de Chevrières

Denis Maréchal, *Inrap Picardie, UMR 7041*

Le site est positionné sur la première terrasse, à 200 m de la plaine alluviale. Cette dernière zone demeure encore marécageuse. L'Oise coule à 1,25 km plus au sud. Les indices d'une occupation antérieure au IX^e siècle sont ténus. Les études des mobiliers n'ayant pas débuté, il faudra attendre celles-ci pour disposer d'éléments certains. Près de 550 structures sont attribuées à la période allant du IX^e au XI^e siècle (densité de 518 St/0,5 ha). Parmi cet ensemble, se distinguent 74 silos (13 % du total), 18 « fonds de cabane », sept structures de combustion et deux probables puits. Deux constructions excavées, qui se recoupent, longues respectivement de 8,4 et 9,1 m, larges de 4,6 à 5,2 m et profondes de 0,65 m, détonent. Le plan met en évidence le rôle du chemin orienté nord-ouest/sud-est qui sert d'axe directeur (ill. 1). Malgré l'absence de toute trace linéaire (fossés, clôtures, haies), l'alignement des fosses permet de dessiner des limites plus ou moins perpendiculaires à la voie. À l'est, les zones de fortes concentrations de structures, larges d'une vingtaine de mètres, alternent avec des espaces « vides » ou présentant une faible densité de structures, de 12 à 15 m de large. Les deux seuls blocs complets dans l'emprise donneraient une longueur

1. Le chemin qui structure l'occupation présente une largeur qui oscille entre 5 et 7 m. Délimité par des fossés, il forme dans sa partie nord un chemin creux.

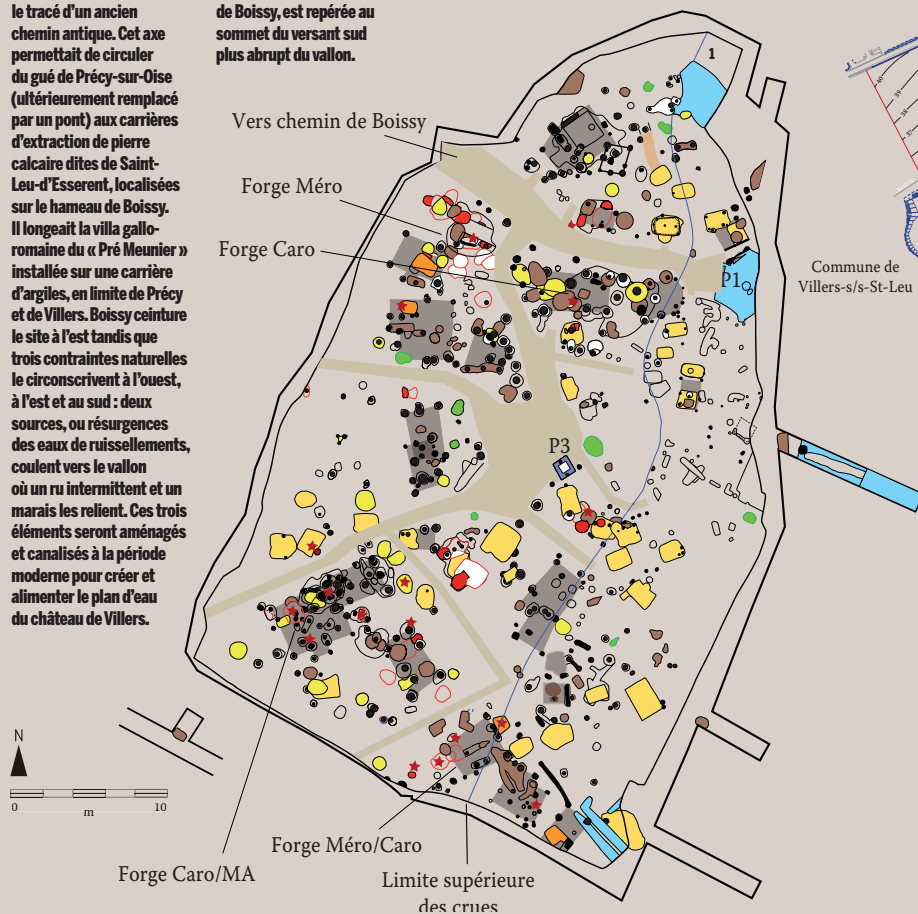


également proche de 20 m. À l'ouest, l'occupation est nettement plus lâche. Les « parcelles » dépasseraient peut-être 25 m de large. L'orientation serait aussi légèrement décalée. Il faut noter que le bloc central, à l'est, possède plusieurs particularités : présence des deux puits, des deux seules inhumations (immatures), des deux grandes constructions excavées, de l'unique jeton de tric-trac. L'accumulation de ces indices pourrait indiquer un statut particulier des occupants de cet espace. Aux XII^e-XIV^e siècles, un fossé de 6 m de large et profond de 3 m est creusé au nord-ouest. Il mesure 67 m de large dans sa partie interne. L'angle nord a pu être déduit par les sondages. Le tournant observé est probablement lié à la présence de la route longeant la vallée, dont le tracé

doit être ancien (Robert, 2009). Le reste du terrain paraît avoir été déserté par l'habitat à cette période. Il y aurait donc un changement important tant dans la dévolution des terrains que dans l'organisation spatiale. La construction de ce fossé – de maison forte (?) – est peut-être liée au carrefour des deux voies indiquées. L'un des intérêts du site est de pouvoir être confronté à deux interventions proches. L'une est liée à l'église, distante de 100 m. Les neuf sépultures dégagées des sondages, datées du XI^e siècle (Jakubowski, 2000), indiquent-elles la proximité d'une église primitive ? À Longueil-Sainte-Marie « le Cul de Fayel », soit à 1,1 km plus à l'est, la fouille sur 2 ha a livré 1 500 structures datées entre le IX^e et le XI^e siècle (densité 375 St/0,5 ha) (Bayard, 1991).

1. Le terrain est limité au nord par l'actuelle rue de Boissy qui reprend le tracé d'un ancien chemin antique. Cet axe permettait de circuler du gué de Précy-sur-Oise (ultérieurement remplacé par un pont) aux carrières d'extraction de pierre calcaire dites de Saint-Leu-d'Esserent, localisées sur le hameau de Boissy. Il longeait la villa gallo-romaine du « Pré Meunier » installée sur une carrière d'argiles, en limite de Précy et de Villers. Boissy ceinture le site à l'est tandis que trois contraintes naturelles le circonscrivent à l'ouest, à l'est et au sud : deux sources, ou résurgences des eaux de ruissellements, coulent vers le vallon où un ru intermittent et un marais les relient. Ces trois éléments seront aménagés et canalisés à la période moderne pour créer et alimenter le plan d'eau du château de Villers.

L'extrémité d'un second site alto-médiéval (nommé 2), dépendant du hameau de Boissy, est repérée au sommet du versant sud plus abrupt du vallon.



- Silo
- Cave, cellier
- Fond de cabane, annexe
- Bâtiment
- Trou de poteau, sablière
- Puits
- Four, foyer
- Aire de chauffe, cendrier
- ★ Traces de métallurgie
- Fosse
- Chablis
- Chemin, place
- Structure arasée

Il est relié par un chemin secondaire au réseau viarie de Boissy. L'habitat mérovingien comprend de nombreux fonds de cabane et petites annexes, des fours domestiques ou à usage métallurgique, des silos et de l'habitat sur poteaux difficilement distinguable sous les reconstructions postérieures. Tous sont installés dans des espaces spécifiques.

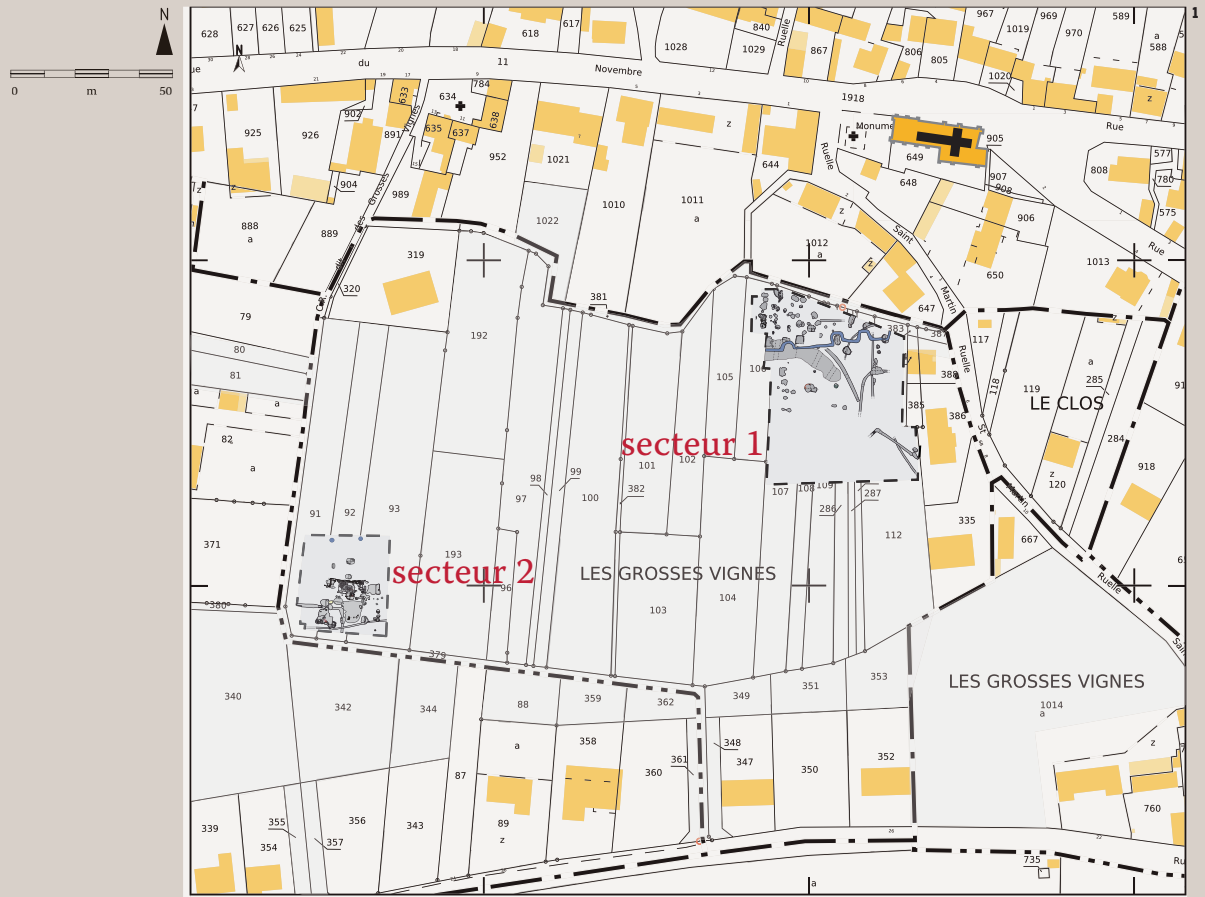
À la suite d'un incendie d'origine inconnue et de la remontée des eaux, la structure du village évolue entre le ^{vi} et le ^{ix} siècle vers un parcellaire en « étoile ». L'habitat se densifie. Des sections de clôtures en bois (le reste en haies ?) délimitent des secteurs autour d'une place où a été creusé un nouveau puits communautaire (P2). Des voies de circulation sont alors perceptibles entre et dans les parcelles. Le bâti sur poteaux se développe et inclut des caves, des celliers et des salles carrées, légèrement encavées, comme sur le site contemporain proche du « Martray » à Précy-sur-Oise. Les incendies se succèdent sans que l'on puisse en déterminer les causes : activité métallurgique, raids vikings, rivalités seigneuriales locales ou du roi de France avec ses voisins normands. Le site est reconstruit une dernière fois avec un nouveau puits (P3), mais son déclin s'amorce jusqu'à son abandon jusqu'à la fin du ^{xii} siècle ou au ^{xiii} siècle après un nouvel incident et, peut-être, le creusement avorté d'un nouveau puits. Le site se replie ou rejoint le cœur du nouveau village, le Villari de 1124 et le Villare subtus sanctum Lupum de 1250. Le nouvel emplacement, moins sensible aux variations de débit du ruisseau, est installé le long d'une voie perpendiculaire à la rue de Boissy qui mène à l'Oise et sur laquelle se fixe définitivement le village. Ce transfert semble concomitant de la construction d'une église en pierre par le seigneur des lieux, le sieur Poyen ou Payen. L'état de la documentation ne permet pas d'établir aujourd'hui si l'activité de forge s'est déplacée avec la population.

Genèse et structuration d'un habitat dédié à la forge

Martine Derbois, *Inrap*

Villers-sous-Saint-Leu est implanté sur la frange sud du département de l'Oise et la rive droite de la rivière homonyme. Le site s'inscrit sur le versant doux, exposé au sud-est, d'un vallon humide qui draine les eaux de ruissellements du plateau boisé vers la vallée. Le hameau ou domaine s'installe sur un lieu vierge de toute occupation anthropique. Il sera pérenne du ^{vi} siècle à la fin des ^{xii}-^{xiii} siècles en raison de son contexte particulièrement favorable au développement et à la diffusion de son artisanat métallurgique. Le combustible est disponible à proximité immédiate,

le minerai est aisément transporté par voie d'eau ou réseau routier. Les débouchés commerciaux sont importants avec le développement des domaines abbaciaux le long de l'Oise, des activités dans les carrières proches, les ports et l'essor agricole. Une intense activité de forge, basée essentiellement sur le travail du fer, avec cependant des traces plus fugaces concernant celui du cuivre, du bronze et du plomb, y est réalisée durant toute son existence malgré plusieurs incendies et des crues destructrices (ill. 1). Ces dernières ont influé sur la conservation des vestiges et il n'en subsiste plus qu'une superficie d'environ 6 000 m². En outre, le territoire du hameau semble répondre à des contraintes territoriales fortes qui obligent à des reconstructions sur les lieux mêmes, rendant la datation des vestiges fort complexe en raison du peu de mobilier recueilli dans chaque structure, de sa qualité possiblement résiduelle ou intrusive et de la chronologie fort large des productions. À la période mérovingienne, l'établissement est fondé à la base d'un versant de vallon sec où l'eau est aisément accessible par le biais d'un puits peu profond. Ce Villariculum (le petit domaine), installation à vocation artisanale et agro pastorale satellite, est mentionné en 797 (Lebègue, 1994).



Un exemple de densification de l'habitat à partir du VIII^e siècle

Gilles Desplanque, *Conseil général de l'Aisne*

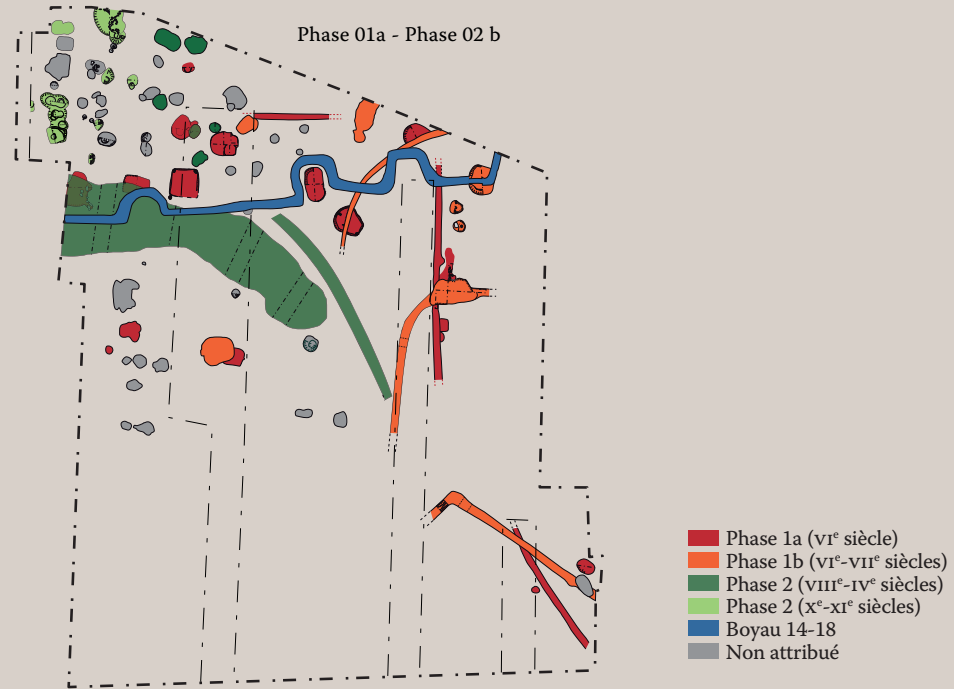
Deux diagnostics et la fouille de deux secteurs ont permis d'explorer une surface de près de 3 ha à Pommiers, dans l'Aisne [ill. 1]. Les quelques fosses mises au jour dans le cadre du diagnostic réalisé en 2012 ont été attribuées aux VI^e-VII^e siècles (Desplanque, 2013, p. 29). La distance entre ces vestiges et le secteur 1 (110 m) est sensiblement la même qu'entre le secteur 1 et le secteur 2 (140 m). À ce titre, l'ensemble des découvertes réalisées au cœur de Pommiers rend compte d'un habitat groupé au plan lâche, selon un modèle

topographique fréquent aux VI^e-VII^e siècles (Peytremann, 2003, p. 320-322 et 355). Dans ce cadre, le noyau principal (secteur 1) est situé, dès le début du VI^e siècle, aux abords immédiats de l'église actuelle et du bourg. Il est donc légitime de supposer que l'emplacement du « bourg » principal est déjà fixé au début de l'époque mérovingienne. Un lieu de culte, quoique modeste, déjà en élévation au VI^e siècle, pourrait constituer un élément fixateur. Par ailleurs, on note le maintien d'un espace habité, centré sur le secteur 2, témoignage d'un parcellaire mis en place dès le VI^e siècle et pérenne jusqu'au IX^e siècle. Étant donné l'étendue des décapages réalisés, les limites territoriales de cette occupation polynucléaire sont délicates à déterminer. Rien n'interdit en effet de supposer d'autres noyaux à l'ouest du secteur 2. Cependant, la présence de la sépulture mérovingienne isolée en bordure du secteur 2 constitue peut-être un marqueur territorial, selon des hypothèses déjà formulées (*ibid.*, p. 356). L'inscription de la sépulture dans le paysage, selon un modèle probablement hérité de l'Antiquité (Pecqueur, 2003, p. 24), est peut-être ici le moyen de définir les limites d'un finage en cours de constitution. À partir de la fin du VIII^e siècle, un double phénomène de densification et de concentration de l'habitat est perceptible, quel que soit

le secteur concerné. L'espace occupé sur le secteur 1 est partiellement abandonné, tandis que de fortes contraintes topographiques semblent s'exercer sur le secteur 2. Ce processus de densification de l'habitat, attesté sur de nombreux sites mis au jour dans la moitié nord de la France (Peytremann, 2003, p. 355-357), témoigne d'une volonté de libérer des terres agricoles afin d'en assurer une meilleure gestion, au sein d'un finage dont l'espace bâti semble se recentrer. L'hypothétique pressoir, équipement à vocation collective, alimente l'idée d'une communauté dont les liens reposent sur le partage et la gestion d'un territoire agricole. L'augmentation de la part de l'élevage bovin à partir de la période carolingienne rend probablement compte des besoins accrus de la communauté en force de travail (Jouanin, 2014). Dans ce cadre, la viticulture semble s'être imposée comme une source de revenus de plus en plus importante. Nombreux en effet sont les établissements religieux septentrionaux qui possèdent des parcelles viticoles dans la vallée de l'Aisne ou de la Suippe (Devroey, 2003, p. 142). La proximité de la ville de Soissons et l'essor des abbayes dont elle est le siège constituent un débouché aisé que les vigneron carolingiens ont exploité.

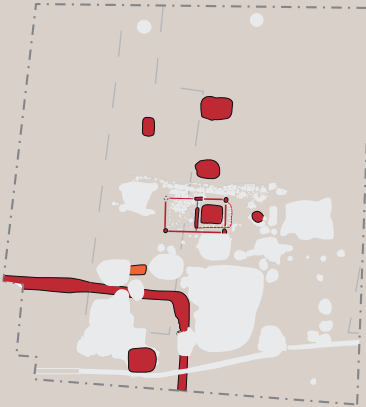
1. Le diagnostic réalisé par l'Inrap en 2010 (Thouvenot, 2010), la fouille des secteurs 1 et 2, ainsi qu'un diagnostic réalisé par le Pôle archéologique du département de l'Aisne (Desplanque, 2013) représentent une surface de près de 3 ha, située au cœur et en périphérie immédiate du village de Pommiers.

Secteur 1

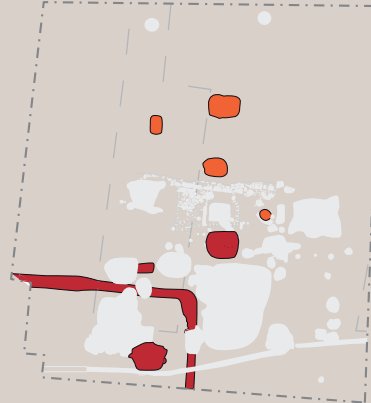


Secteur 2

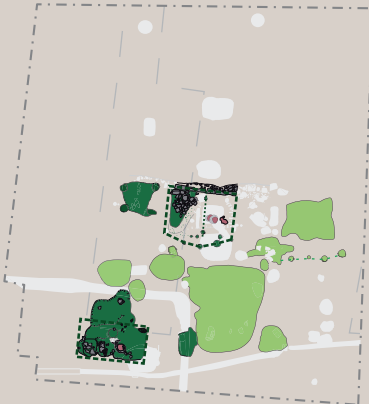
Phase 01a



Phase 01b



Phase 02a



Phase 02b

